

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Terremoto

Fernand Ouellette

Volume 18, Number 4-5 (106-107), July–October 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30914ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1976). Terremoto. *Liberté*, 18(4-5), 374–378.

en toute liberté

TERREMOTO

Venise, le jeudi 6 mai 1976...

Je commence à saisir la beauté de cette ville sortie de la mer. Mes habitudes de pensée, mon sens d'un nouvel espace, ma prise de conscience de la nécessité d'un mouvement plus lent, de la normalité des déplacements à pied plus fréquents, plus utiles que le recours aux *vaporetti* : tout en moi peu à peu se modifie, je m'assouplis, j'accepte cette ville d'un autre âge où l'eau adoucit la pierre tout en la reflétant si mal, et remplace les arbres — mais ne faut-il pas un certain temps avant de constater que Venise, née de la mer comme Vénus de sa conque, n'a entraîné avec elle ni cyprès, ni palmiers, ni oliviers, et qu'en cette cité les jardins rarissimes paraissent des écrans enserrés dans la pierre ?

Vers 21 heures, après avoir quitté la place Saint-Marc, mes amis et moi marchons vers le pont du Rialto guidés par notre appétit et le goût d'excellentes *tortellini alla pana*. Nous pénétrons dans l'*Al graspo de Ua*, trattoria très convenable, dit-on, située dans une petite *calle*. A peine avons-nous ouvert le menu que nos pieds sentent le sol trembler, bien avant que nos yeux perçoivent la moindre oscillation. S'agit-il des premières vibrations d'une explosion de bombe ? (La veille, il avait été question d'attentats.) Or le sol remue sous l'effet d'une onde assez courte qui rapidement s'amplifie... Nous nous regardons, échangeons nos impressions... Puis les lampes vacillent... Les murs, les tables, les gens oscillent comme sur du sable qui se déplace, mais dans un mouve-

ment de pendule régulier. (Est-ce que l'eau et les pilotis accentuent l'amplitude des ondes ?) Nous nous trouvons un peu à l'étroit, car le plafond semble bas, la salle longue, la porte lointaine... Il y a soudainement un mouvement vertical... Dans un bloc les clients se lèvent. Les garçons tentent de les apaiser, craignant sans doute qu'ils s'enfuient sans payer l'addition... (Je revois encore ce garçon en veste blanche, affolé et blême qui se tient des deux mains aux tables.) Sans réfléchir, emportés par le remous, aspirés par une force invisible, nous nous engageons dans la venelle, courons vers le quai. Sans cesse le sol bouge. Toujours nous n'obéissons qu'aux signaux des pieds comme si le regard n'arrivait ni à percevoir ni à capter des images. Et nos pieds nous commandent de ne pas rester dans cet espace profond, cette souricière, mais d'aller vers le ciel et l'eau. Tout à coup, je me rends compte que j'ai oublié mon sac sur la banquette. Passeport ! Argent ! J'enfile le couloir pour retourner au fond du restaurant, tout au fond, sans douter un seul instant de ma sécurité. A côté de notre table, quatre Anglais souriants continuent de manger... Ont-ils beaucoup bu ? Sont-ils conscients ? Ou ne sont-ils que des fatalistes avec leur flegme à toute épreuve ? Je reprends la direction de la petite rue, vers le quai. En débouchant sur ce qu'à Venise on pourrait presque appeler une place, j'entends partout des appels de sirènes... Des embarcations se rassemblent... Alerte générale... La ville se prépare... Déjà c'est la foule inquiète où des hommes se signent, des femmes tremblent, des enfants crient dans un chaos de paroles où l'aigu de l'interrogation domine. Pas de panique dangereuse mais une masse qui s'éparpille, des groupes qui se cristallisent, des individus qui s'appellent ou se cherchent. On tente de téléphoner afin d'avoir des précisions... Aucune communication... Adossés au Grand Canal, nous observons les réverbères, les maisons si vieilles, de guingois, et toujours ce sol devenu quai qui obéit aux mouvements de l'eau et des pilotis... (Comme si nous mettions les pieds dans une barque légère.) Une fraction de seconde, lorsque je regarde fixement ce monde de pierres qui se secoue dans un spasme, il me semble que c'est la fin de Venise, sinon la fin du monde (Venise ne s'enlise-t-elle pas depuis des siècles ?), que tout va

s'engloutir, que nous sommes pris dans le grand filet des canaux sans pouvoir nous enfuir, témoins fragiles et tragiques d'un écroulement monstrueux et mémorable dont nous serons bientôt les victimes. Et là je ressens vivement un besoin de terre, de terre ferme, de plaine où l'herbe ondule et s'élancent les arbres, de champ où je pourrais courir sans me retourner. Ah ! l'instinct de la terre, l'instinct de l'espace, l'instinct de survie... Cette première secousse dure plus de *deux minutes* interminables... Deux minutes où, plus loin, sur la *piazza San Marco*, le Campanile balance de toute sa hauteur son ange d'or.

Nous reculons vers le ponton bien décidés à prendre le prochain « bateau-mouche » pour le Lido. Silencieusement, tout au bout, près de l'eau, infiniment seule dans sa robe rose de serveuse, avec une serviette encore sur le bras, une vieille femme pleure, sans dire mot, paralysée de peur, les lèvres tremblotantes, mendiant du regard une parole rassurante.

A la sortie du Grand Canal, lorsque nous côtoyons les yachts de pompiers sur le qui-vive et les multiples embarcations qui filent dans toutes les directions, avec des jets lumineux qui se croisent en balayant la nuit tombée, lorsque nous sommes bien engagés dans la lagune, alors mes sens se dénouent et ma conscience rejoue son rôle. Des Vénitienes, qui savent trois ou quatre mots de français, tentent de nous expliquer qu'à Venise il y a peu de danger, à cause de la souplesse des pilotis... Flot de paroles et sourires pour démontrer que... Mais tout de même, c'est la grille des deux cents canaux, c'est l'impossibilité de prendre la voiture pour fuir vers le sud.

Après avoir peu mangé, après maints raisonnements irréprochables de rigueur pour nous persuader nous-mêmes, nous décidons de quitter le Lido et de ne pas dormir sur la plage, comme beaucoup de gens s'apprêtent à le faire, paraît-il, mais de rentrer à notre hôtel San Marco près de la *piazza*. L'un de mes compagnons, apparemment impassible (mais ne le croirait-on pas impassible depuis le début du tremblement ?) m'affirme qu'il n'y a aucune menace réelle qui pèse sur Venise, que ce lieu est *sa* ville sacrée, qu'elle le protège.

Quant à l'autre, il se lance dans un raisonnement où toutes ses connaissances scientifiques s'avancent en rangs serrés afin de bien le convaincre et nous convaincre que c'est terminé, pour ce soir du moins. Je me laisse hypnotiser par ces arguments qui se fondent sur la foi et la science. Et nous retournons à l'hôtel.

Venise semble calme... Tout s'apaise... Il n'en faut pas moins pour nous laisser croire que tout est redevenu normal...

A l'hôtel, nous nous collons au poste de radio où sont donnés les premiers bulletins de nouvelles en langue française. Peu de renseignements précis... Nos commentaires se chevauchent et fusent diverses hypothèses... Profondément nerveux, le portier de nuit est aux aguets, il tourne souvent ses yeux vers le téléphone... « Je n'ai pas réussi à rejoindre ma famille qui habite la région touchée », dit-il, en enveloppant ses mots d'une légère odeur d'alcool. Là-bas, ajoute-t-il, il est déjà question de mille morts... Le tremblement de terre... Et tandis qu'il parle, je pense aux miens qui recevront la nouvelle, qui s'inquiéteront, qui tenteront de me téléphoner...

Enfin, je vais m'étendre sur mon lit, consentant mal au sommeil... Peu à peu je somnole...

Soudain ! On tente d'enfoncer ma porte... Les fenêtres se heurtent et grincent dans les chambranles. Tout craque... Nouvelles secousses... Comme une réaction brusque où la terre dérangée tente de se replacer. Un mouvement d'humeur... Décidément rien n'est terminé. Et peut-être cette deuxième secousse, plus faible puisqu'elle ne dure que quinze secondes, m'angoisse-t-elle davantage ? Car rien n'est replacé. Ça se prolongerait... Et qui sait... Il suffisait de penser au Guatemala... 1 h 45 du matin... le « venerdì 7 maggio 1976 ».

Aux premières heures, j'achète l'*Il Gazzettino* de Venise.

Violente scosse ovunque con epicentro in Carnia

VENEZIE : TERREMOTO

A nord di Udine sembra la guerra

Colonne di ambulanze — Quanti i morti ?

L'épicentre du tremblement de terre est localisé à environ 90 milles de Venise. Un nombre, 1,000 morts, passe de bouche à oreille. C'est le cataclysme. La secousse a été perçue à travers l'Europe. Le Friuli est dévasté... Gemona voit son *duomo* et 35% de ses maisons détruites... Dans l'après-midi, j'ouvre l'édition spéciale de l'*Il Gazzettino*. Tout un cahier entier de photos de ruines et de corps qui hurlent ou sont déchiquetés. On dresse le premier inventaire de la mort...

La nuit suivante, même si je prends soin de laisser une veilleuse allumée, de nouveau j'ai peur car de nouveau la *grande albergo* fait des siennes, comme si tout allait s'abattre. Je reste bien étendu sur le lit, n'esquisse aucun mouvement... Encore vaut-il mieux être écrasé sur le matelas que sur le plancher...

Quand nous quittons Venise, ce lundi 10 mai, pour nous acheminer vers Ravenne, je ne dors pas depuis trois nuits. J'étale le journal où sont alignées dans une photo pleine page des dizaines de tombes auxquelles le pays rend les derniers hommages avant de se remettre à sa campagne électorale.

Ore 19 : 45 scosse registrate, 797 morti finora accertati
UNA PAURA SENZA FINE

L'addio alle vittime

Ce matin, pourtant, je ne suis plus qu'un étranger de passage qui prend plaisir à respirer, à écouter Vivaldi, à regarder la mer là-bas si étincelante. Enfin ! nous *roulons* le long des arbres, après avoir tant marché ou glissé sur l'eau. Derrière, s'estompe le lent enchantement de Venise que le *terremoto*, avec une sauvagerie tellurique, est venu briser. « Venise est dangereuse, Venise est enchanteresse », avait remarqué André Suarès. Que ne sommes-nous demeurés sereins, ainsi que la mère et l'enfant sous l'éclair, dans l'admirable tableau de Giorgione ! Le Maître de Venise ne nous avait-il pas intérieurement préparés ? Et puis comme cette ville était rouge et voilée de pastels gris-perle dans le poudroisement du couchant ! Les yeux clos, que je suis loin d'elle ! Mais toujours j'entends sa voix fascinante de sirène... Je quitte l'île de Murano... Je vais vers elle...